

Russelles, le 21  
1835



Ma chère Marquise  
Grâce à la protection de M<sup>lle</sup> de  
Noie, dont votre piété édifiante  
m'a concilié la faveur, mon ex-  
cursion en Hollande s'est heureu-  
sement terminée. Je dois avouer  
à ma honte que j'ai souvent  
absenté les séances du congrès (on  
ne fait jamais rien de bon dans  
les congrès) pour m'absorber dans  
la visite des musées.

Je suis heureuse que, grâce  
à votre cierge, vous ayez traversé  
ces fêtes si agréables fournies sous

Le mot de l'histoire que vous me citez est bien vrai.  
Et me rappelle l'esui qui me fut de à l'usage au  
moment où Henri Mendin notait la consultation  
à l'égard de quelle assistance. Comme on dit  
à l'usage que l'histoire de France est un chef  
d'œuvre, il répondit sèchement "il n'y a pas de chef  
d'œuvre en genre d'histoire".

Vous savez bien que le prince Henri, que devrais  
l'incompréhension de l'empereur est fait enlever. Deux  
minutes et un ancien ministre sont tout honore.

à ce que sérieux, et me refuse de  
 la perspective de vous voir au  
 grand hôtel de Guesbeck. Merce  
 To se sans ce sans ce sans si  
 vous voulez bien de moi à de  
 mer jeudi, vendredi ou samedi  
 vous me ferez grand plaisir. Seu-  
 lement je vous vous prie de  
 me dire un danger auquel vous n'a-  
 vez sans doute pas songé en m'en  
 parlant. Puisqu'on passe tous  
 les châteaux qu'a visités Silvio,  
 vous courez le risque de voir un  
 intendant machivélique intri-  
 guer pour que Guesbeck soit  
 soumis aux jures territoriales lé-  
 gales.

de leur présence. Mais elles ministres et demi qu'on  
Dionysie, ne valent pas un prince qu'on voit...

Je m'arrête pour que vous ne ~~soyez~~ soyez pas  
complètement abêti par la fréquentation des  
théologiens. Mes amitiés au prince ses photographes  
et mille vives affectueuses de

Le Prince